

—Je me souviens très bien, dit Hullin toujours en riant ; mais nous avons pris notre revanche... Tu sais ?

—Oui, oui, interrompit le fou en fronçant le sourcil ; mais ce temps est passé. Mes guerriers sont plus nombreux que les feuilles des bois... et votre sang coule comme l'eau des ruisseaux. Toi, je te connais, je te connais depuis plus de mille ans !

—Bah ! fit Hullin.

—Oui, c'est cette main, entends-tu, cette main qui t'a vaincu, lorsque nous sommes arrivés la première fois au milieu de vos forêts... Elle t'a courbé la tête sous le joug, elle te la courbera encore ! Parce que vous êtes braves, vous vous croyez à tout jamais les maîtres de ce pays et de toute la France... Eh bien, vous avez tort ! nous vous avons partagés, et nous vous partagerons de nouveau : nous rendrons l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, la Bretagne et la Normandie aux hommes du Nord, avec les Flandres et le Midi à l'Espagne. Nous ferons un petit royaume de France autour de Paris... un tout petit royaume, avec un descendant de la vieille race à votre tête... et vous ne remuerez plus... vous serez bien tranquilles... Hé ! hé ! hé !

Yégof se prit à rire.

Hullin, qui ne connaissait guère l'histoire, s'étonnait que le fou fût tant de noms.

—Bah ! laisse cela, Yégof, dit-il, et tiens, mange un peu de soupe pour te réchauffer l'estomac.

—Je ne te demande pas de soupe, je te demande cette fille en mariage... la plus belle de mes États... Donne-la moi volontairement, et je t'élève, aux marches de mon trône ; sinon, mes armées la prendront de force, et tu n'auras pas le mérite de me l'avoir donnée."

En parlant ainsi, le malheureux regardait Louise d'un air d'admiration profonde.

—Qu'elle est belle !... fit-il. Je la destine aux plus grands honneurs... Réjouis-toi, ô jeune fille, réjouis-toi... Tu seras reine d'Austrasie !

—Ecoute, Yégof, dit Hullin, je suis très flatté de te demander... cela prouve que tu sais apprécier la beauté... C'est très bien... mais ma fille est déjà fiancée à Gaspard Lefèvre.

—Et moi, s'écria le fou d'un accent irrité, je ne veux pas entendre parler de cela !

Puis se levant :

—Hullin, dit-il en reprenant son air solennel, c'est ma première demande : je la renouvellerai deux fois encore... entends-tu... deux fois ! Et si tu persistes dans ton obstination... malheur... malheur sur toi et sur ta race !

—Comment ! tu ne veux pas manger de soupe ?

—Non ! non ! hurla le fou, je n'accepterai rien de toi tant que tu n'auras pas consenti... rien ! rien !

Et se dirigeant vers la porte à la grande satisfaction de Louise, qui voyait toujours le corbeau battre de l'aile contre les vitres, il dit, en levant son sceptre :

—Deux fois encore !..."

Et sortit.

Hullin partit d'un immense éclat de rire.

—Pauvre diable ! s'écria-t-il. Malgré lui, son nez se tournait vers la marmite... Il n'a rien dans l'estomac... ses dents claquent de misère... Eh bien ! la folie est plus forte que le froid et la faim.

—Oh ! qu'il m'a fait peur ! dit Louise.

—Allons, allons, mon enfant, remets-toi... Le voilà dehors... Il te trouve jolie, tout fou qu'il est ; il ne faut pas que cela t'effraie."

Malgré ces paroles et le départ du fou, Louise tremblait encore et se sentait rougir, en songeant aux regards que le malheureux dirigeait vers elle.

Yégof avait repris la route du Valtin. On le voyait s'éloigner gravement, son corbeau sur l'épaule, et faire des gestes bizarres, quoiqu'il n'y eût plus personne autour de lui. La nuit approchait ; bientôt la haute taille du *Roi de Carreau* se fondit dans les teintes grises du crépuscule d'hiver et disparut.

Le soir du même jour, après le souper, Louise ayant pris son rouet, était allée faire la veillée chez la mère Rochart, où se réunissaient les bonnes femmes et les jeunes filles du voisinage jusqu'à près de minuit. On y racontait de vieilles légendes, on y causait de la pluie, du temps, des mariages, des baptêmes, du départ ou du retour des conscrits... que sais-je ? Et cela vous aidait à passer les heures d'une manière agréable.

Hullin, resté seul en face de sa petite lampe de cuivre, ferrait les sabots du vieux bûcheron ; il ne songeait déjà plus au fou Yégof ; son marteau s'élevait et s'abaissait, enfonçant les gros clous dans les épaisses semelles de bois, et tout cela machinalement, à force d'habitude. Cependant mille idées lui passaient par la tête ; il était rêveur sans savoir pourquoi. Tantôt il songeait à Gaspard, qui ne donnait plus signe de vie, tantôt à la campagne, qui se prolongeait indéfiniment. La lampe éclairait de son reflet jaunâtre la petite cassine enfumée. Au dehors, pas un bruit. Le feu commençait à s'éteindre, Jean-Claude se leva pour y remettre une bûche, puis il se rassit en murmurant :

—Bah ! tout cela ne peut durer... nous allons recevoir une lettre un de ces jours."

La vieille horloge se mit à tinter neuf heures, et comme Hullin reprenait sa besogne, la porte s'ouvrit, et Catherine Lefèvre, la fermière du Bois-de-Chênes, parut sur le seuil à la grande stupéfaction du sabotier, car elle ne venait pas d'habitude à pareille heure.

Catherine Lefèvre pouvait avoir soixante ans, mais elle était encore droite, et ferme comme à trente ; ses yeux gris clair, son nez crochu tenaient de l'oiseau de proie ; ses joues tirées et les coins de sa bouche abaissés par la réflexion avaient quelque chose de sombre et d'amer. Deux ou trois grosses mèches de cheveux d'un gris verdâtre tombaient le long de ses tempes ; une capuche brune rayée descendait de sa tête sur ses épaules et jusqu'au bas des coudes. En somme, sa physionomie annonçait un caractère ferme, tenace, et je ne sais quoi de grand et triste, qui inspirait le respect et la crainte.

—C'est vous, Catherine ? dit Hullin tout surpris.

—Oui, c'est moi, répondit la vieille fermière d'un ton calme. Je viens causer avec vous, Jean-Claude... Louise est sortie ?

—Elle fait la veillée chez Madeleine Rochart.

—C'est bien."

Alors Catherine rejeta sur son cou la capuche, et vint s'asseoir au coin de l'établi. Hullin la regardait fixement ; il lui trouvait quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux qui le saisissait.

—Que se passe-t-il donc ? dit-il en déposant son marteau.

Au lieu de répondre à cette question, la vieille, regardant vers la porte, sembla prêter l'oreille ; puis, n'entendant rien, elle reprit son expression méditative :

—Le fou Yégof a passé la nuit dernière à la ferme, dit-elle.

—Il est aussi venu me voir cette après-midi, fit Hullin, sans attacher d'autre importance à ce fait, qui lui paraissait indifférent.

—Oui, reprit la vieille à voix basse, il a passé la nuit chez nous, et hier soir, à cette heure, dans la cuisine, devant tout le monde, cet homme, ce fou nous a raconté des choses épouvantables !

Elle se tut, et les coins de ses lèvres semblèrent s'abaïsser davantage.

—Des choses épouvantables ! murmura le sabotier, de plus en plus étonné, car il n'avait jamais vu la fermière dans un pareil état, mais quoi donc, Catherine... dites... quoi ?

—Des rêves que j'ai eus !

—Des rêves ?... Vous voulez rire de moi, sans doute !

—Non."

Puis, après un instant de silence, regardant Hullin ébahi, elle poursuivit lentement :

—Hier soir donc, tous nos gens étaient réunis après souper dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée ; la table